

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Tigre au salon

Gilles Marcotte

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1988). Tigre au salon. *Liberté*, 30(2), 42–48.

GILLES MARCOTTE

TIGRE AU SALON

Mon frère et sa femme sont venus passer la soirée avec nous, hier. Comme ils ne pouvaient décemment le laisser à la maison, où il se serait ennuyé, ils ont amené leur animal familier, leur animal domestique. C'est un grand tigre du Bengale, élégant, dans la force de l'âge, et qui se conduit fort décemment quand on ne l'énerve pas par quelque parole ou geste malencontreux.

Il serait excessif de dire que sa présence ne m'indispose pas un peu, bien que je le connaisse depuis assez longtemps et qu'il ne m'ait pas encore, comme vous le voyez, rayé de la carte des vivants. J'ai confectionné un petit programme qui me permet d'avoir avec lui des relations un peu tendues, certes, mais somme toute convenables. Quand il arrive, je fais grand état de sa fière allure, de sa bonne santé, du soyeux de son pelage, et j'en complimente ceux qui se considèrent comme ses maîtres. Le tigre comprend-il, ou ne comprend-il pas? Impossible de savoir. Ce qui importe, c'est d'agir, de faire ou de dire quelque chose, de faire montre d'un certain entrain, d'un bon naturel. Ce qui importe, c'est de masquer à vos propres yeux, et si possible aux siens, que vous mourez de peur. Vous êtes allé un peu trop loin dans ce sens, autrefois. Vous écrivez maintenant de la main gauche.

Puis, mon dieu, ma foi, comment dire, après ce début enfiévré, plein d'une activité diplomatique intense, vous l'oubliez. Enfin, vous essayez. Vous faites comme si. Avec votre frère et votre belle-sœur, vous et votre femme échangez des nouvelles des enfants, le petit qui fait déjà des merveilles au xylophone, l'adolescente qui vous inquiète bien un peu n'est-ce pas, elle rêve déjà de la pilule,

c'est romantique mais tout de même avouez, et qu'est-ce qui arrive à celui qui a entrepris de faire le tour du monde sur le pouce, la Chine dites-vous, il est bloqué en Chine, mais vous ne vous inquiétez pas il s'est toujours si bien débrouillé, oui ce sont des enfants merveilleux, nous n'aurions pas eu le courage nous, bien sûr ils font beaucoup de fautes de français l'orthographe n'est pas leur fort et l'histoire, hélas l'histoire, en revanche ils ont de l'initiative et de l'originalité à en revendre, et patati et patata, et pendant ce temps vous ne regardez pas le tigre, vous faites vraiment comme s'il n'existait pas. Et vous avez du mérite, car il est venu s'installer tout contre votre fauteuil. C'est une habitude. Tant que vous n'êtes pas assis il rôde lentement dans le salon, et il ne consent à se coucher que lorsque vous avez choisi le fauteuil qui vous convient. Donc il s'installe à côté, tout près de vous, et pendant quelques minutes vous avez l'illusion — impossible de l'éviter cette illusion, elle renaît chaque fois tant vous avez besoin d'espoir — qu'il vous a complètement oublié.

Et puis ça commence. Ça recommence. Pourtant, vous avez mis le niveau sonore de la télévision assez haut et les clameurs de la foule, les exclamations des commentateurs du match de football font tout de même assez de bruit pour que... Cela n'empêche rien. J'entends. D'abord c'est presque imperceptible, une sorte de chuchotis, mais pour peu que j'y prête mon attention, et je finis toujours par le faire, ça devient infernal. Il ronge doucement le tissu de la partie inférieure du fauteuil, avec une régularité impitoyable. On pourrait penser que j'ai peur. Non, ce n'est pas ça. Je suis, comment dire, embêté. Oui, c'est le mot juste, je suis embêté. Je suis embêté parce qu'à cause de ce petit bruit insignifiant, insistant, je viens de rater un touché des Tiger Cats de Hamilton, parce que la réparation ou le remplacement du fauteuil va coûter cher, et surtout parce que de telles choses ne se font tout simplement pas, dans le salon d'un ami ou d'un frère. D'ailleurs je le lui ai dit, à mon frère, la deuxième fois qu'il est venu avec son maudit animal.

— Ah! qu'il m'a répondu, tu as tout à fait raison, avec ces bêtes-là il faut se faire respecter. Vas-y, ne te gêne pas.

Et il m'a passé le fouet, un superbe fouet de dompteur, qu'il a toujours avec lui quand il sort avec son tigre. Je n'ai pas hésité un

instant, je me suis mis à taper sur la bête, et hisse, et zing, et flop, et dong, mon dieu que ça faisait du bien, j'aurais pu continuer pendant toute la soirée. Mais il faut bien s'arrêter quelque part. Mon frère avait un petit sourire ironique en me regardant reprendre mon souffle.

— Que veux-tu, dit-il. Il t'aime, cet animal.

Être aimé d'un tigre ne comptait pas, et ne compte toujours pas parmi les buts principaux de mon existence. À part ça, comme vous l'avez peut-être déjà compris, il se trouve que l'amour d'un tigre a quelque chose d'ambigu. Il ne fait pas de lui et de vous deux bons compagnons, prêt à collaborer loyalement l'un avec l'autre, à se rendre de menus ou de grands services. Ce serait agréable et utile, pourtant. Par exemple, vous discutez avec des amis d'un sujet quelconque, l'enlèvement des ordures ménagères, le désarmement atomique ou la subversion du sujet dans la littérature contemporaine, que sais-je moi, et vous commencez à vous apercevoir que vous perdez du terrain, que votre contradicteur le plus constant et le plus déterminé risque de l'emporter, vous manquez d'arguments, alors vous faites sentir à votre compagnon, à votre tigre, qu'il serait temps d'intervenir, il bâille un peu, il agite la queue et cela suffit, vous reprenez instantanément l'avantage dans la discussion, vous avez tout à fait raison de nouveau. Ou bien encore vous assistez à un match de tennis et John McEnroe commence à faire des siennes, il enguirlande les arbitres, les juges de lignes, il fait des grimaces à la foule, enfin il devient résolument insupportable et il y a longtemps que vous voulez lui donner une leçon à ce malappris, pourquoi ne le faites-vous pas aujourd'hui, puisque vous savez qu'un rugissement bien placé, un seul, suffira à le rappeler à l'ordre et à le rendre doux comme un agneau pour le reste du match et peut-être de son existence? Lorsqu'on entreprend d'imaginer des circonstances où l'intervention d'un tigre amical serait utile, il n'y a plus moyen de s'arrêter. Quand le garçon, au restaurant, est décidément trop lent; quand des étudiants se permettent de trouver le cours trop long et sortent avant l'heure, en dérangeant tout le monde; quand l'autobus est bondé et que deux ou trois costauds vous enfoncent leur coude dans les côtes; quand un chauffeur du dimanche roule à quatre-vingts kilomètres heure sur la voie de gauche de l'autoroute

(faites rugir votre tigre au lieu de klaxonner, vous verrez); quand un critique écrit, avec un plaisir trop évident, des choses désagréables au sujet de votre dernier livre; quand...

Mais non. Ce serait bien, mais non. Un tigre n'a pas ces amabilités-là. Il n'est pas fait pour ça. Il n'est pas fait pour l'amitié mais pour l'amour, *l'amour dévorant*. Quoique mon frère l'ait assez bien dressé et que ma belle-sœur lui donne sa pâtée comme à un gros chat, ne vous y laissez pas prendre, il n'a rien de civilisé, il n'a aucune notion du travail utile, de l'entraide mutuelle et de la collaboration interfacultaire. Il vient de la jungle, que voulez-vous, et à la première occasion vous vous rendrez compte que les seules lois auxquelles il obéisse vraiment, en profondeur pour ainsi dire, sont les lois de la jungle. Regardez-le, regardez-le attentivement. (Comme je m'efforce de ne pas le faire moi-même...) Il a grignoté tout le bas du fauteuil, sur ma gauche, et il entreprend maintenant la grande pièce qui monte vers l'accoudoir. Ce que vous aviez pris pour le passe-temps inoffensif d'un chat un peu gros n'est-il pas en train de devenir un jeu dangereux? Ma femme qui, elle, sait *ce qui va se passer*, devient si tendue qu'il lui faut à tout prix quitter le salon pour aller à la cuisine préparer le goûter que nous prendrons entre le deuxième et le troisième quart du match de football. Elle n'est pas d'accord. Nous recevrons un fauteuil tout neuf dès demain, car mon frère sait prendre ses responsabilités, mais elle n'est pas d'accord, elle est irritée, c'est nerveux ou quelque chose. Elle m'a même menacé de me quitter, il y a deux semaines, si je ne fermais pas la porte au tigre.

— Mais ce n'est pas ton fauteuil qu'il déchire! lui ai-je crié. Il ne s'en est jamais pris qu'au mien!

Elle a dû en convenir. Mais elle ne se tenait pas pour battue, et quelques minutes plus tard elle attaquait la question sous un angle différent, et même sous plusieurs angles différents.

— Tu as vu tous ces poils qu'il laisse sur le tapis? Chaque fois qu'il quitte la maison, je dois sortir l'aspirateur. Tu as vu ce qu'il a fait l'autre jour lorsque je lui ai offert un sandwich? Il ne l'a même pas regardé, et pourtant c'était de l'agneau, de l'antilope, de la gazelle! Ce n'est pas un tigre, ça, c'est... c'est... c'est... ce n'est même pas un chat! Ça grignote un fauteuil chaque semaine, et ça ne

dit même pas merci! On lui marcherait sur la queue qu'il ne se retournerait même pas! Un eunuque, oui! Un...

Il était temps d'interrompre cette diatribe. Ma femme, quand elle est vraiment énervée, et elle l'était cette fois sans aucun doute, se porte aux excès de langage les plus étonnants. D'habitude, je reste calme. Je détourne habilement la conversation, j'introduis un nouveau sujet pourvu de qualités apaisantes et quelques minutes plus tard la mer est redevenue ce toit tranquille où marchent les colombes, comme disait le poète. Pourquoi donc, cette fois, me suis-je laissé emporter? Pourquoi, Docteur Welby? Pourquoi, Docteur Freud? Il m'a fallu quelques minutes pour me rendre compte, à ma grande surprise, que je m'emportais moi aussi et que je défendais qui vous savez, que je prenais sa cause en main, que d'une certaine façon même, si l'on veut pousser les choses un peu loin, je m'identifiais à lui. J'éprouvais comme le goût de rugir et je l'aurais fait peut-être si je n'avais aperçu dans les yeux de ma femme une lueur d'étonnement qui en disait long sur la bizarrerie de mon comportement. Il ne me restait plus qu'à retraiter en douceur, mine de rien, à ménager une transition subtile vers un terrain moins accidenté. Ce que j'ai fait.

Il faut dire qu'après cette scène nos relations n'ont jamais été ce qu'elles avaient été jusque-là, plutôt confiantes et relativement harmonieuses. Nous en avons trop dit, l'un et l'autre. Nous en avons trop montré. Ma femme est parvenue à maîtriser les sentiments peu amènes que lui inspire le tigre, et elle a même exagéré quelque peu puisqu'elle a failli se faire arracher quelques doigts d'une main trop mollement balancée à quelques centimètres du nez de la bête. Mon frère est intervenu à temps. D'un coup de talon bien appliqué, le talon du maître, il a fait reculer le museau du tigre, qui n'a même pas rugi et s'est remis à grignoter le fauteuil. Il est rendu assez haut, maintenant. Il s'approche de l'accoudoir, et je serre mon bras gauche contre mes côtes, de crainte qu'un coup de dent... Mon geste, quand on sait ce qui va se passer plus tard, est assez ridicule. Mais quand on a affaire à un tigre, on peut bien tomber de temps à autre dans le ridicule? Il est bien permis d'avoir un mouvement instinctif de retrait, d'autoprotection? Si je fais remarquer que, malgré tout, je réussis à échanger avec mon frère des commentaires assez perti-

nents sur le jeu renversé que viennent de réussir les Tiger Cats de Hamilton contre les Lions de Vancouver, on jugera de la qualité de mon système nerveux. Arrivé à l'accoudoir, d'ailleurs, le tigre s'arrêtera; lentement, il fera le tour du fauteuil, tandis que de notre côté nous dégusterons le goûter de la mi-temps, puis il recommencera son manège de l'autre côté. Le velours, le satin, le brocart, la toile, le coton, le cuir, le vinyle, rien ne lui résiste, il déchire et avale tout avec la même détermination. Quel appétit magnifique! Quelle constance dans le travail! Quelle indifférence aux opinions d'autrui! Je me dis qu'il faut lui faire confiance et que du bien pourrait sortir, un bien étrange, paradoxal, en quelque sorte transcendantal, de cette aventure. Quand le tigre attaque le dossier, quand s'impose la certitude qu'encore une fois il ira jusqu'au bout, une certaine quiétude me gagne, semblable peut-être à celle de l'étudiant qui, deux minutes avant l'examen final, sait qu'il ne peut plus étudier, prendre des notes et qu'il ne doit compter que sur lui-même, sur ce qu'il sait, ce qu'il est, pour vaincre le sort. Je ferme les yeux. Je me sou mets au tigre. Je me sou mets à ce que veut le tigre.

C'est à ce moment, toujours le même, quand il ne reste plus du fauteuil que son armature ou à peu près, et que l'on soupçonne que cela pourrait être dévoré comme le reste, à belles dents, que se fait entendre le rire obscène de ma belle-sœur. Obscène, je ne sais trop dans quel sens, mais je ne trouve que ce mot, obscène, obscène, obscène! Il part du fond de la gorge, comme roulant sur des cail loux, et il monte, d'abord un peu gras puis de plus en plus clair, rouge et clair, une flamme qui danse follement sur la plus haute crête. Je suis transi, je brûle, et sans ouvrir les yeux je sais qu'elle est atrocement laide en ce moment, et trop attirante, aussi troublante et dangereuse que le tigre, et je voudrais la dévorer, la déchirer à belles dents, lui faire payer tout ce qu'elle me doit depuis le commencement du monde et qu'elle ne me donnera jamais, jamais.

Mais si je réussis à ne pas ouvrir les yeux pendant plusieurs secondes et à ne prêter attention qu'au grignotement du tigre, la crise se passe. Le petit bruit devient plus puissant en s'approchant de mon oreille. Je tremble un peu. Quand la mâchoire se referme pour la première fois sur mon épaule, j'ai peine à réprimer un hurlement, de douleur et de surprise à la fois car je ne m'habitue pas, je

n'arrive pas à m'habituer. Mais nous sommes entrés, enfin, dans le vif du sujet. Il serait inutile, et même un peu désagréable, de vous accabler de détails. Sachez seulement que le tigre, comme toujours, opère avec méthode, et sans que la pensée puisse venir à quiconque de tenter de l'arrêter. Le rire de ma belle-sœur s'est éteint. Mon frère et ma femme conversent de choses et d'autres, à mi-voix. L'appareil de télévision est fermé. L'atmosphère est presque religieuse. Nous participons — moi, plus intensément que les deux autres — à une cérémonie dont la signification précise nous échappe, mais qui nous comble de certitude. Oui, certes, c'est bien là qu'il fallait en arriver, après tous ces ressentiments mal digérés, ces moitiés d'amour, ces colères ébauchées, ces besoins cachés sous le tapis. Nous en sommes là, oui, et c'est pourquoi, dans le salon, règne une paix si complète.

Ce n'est pas seulement le fauteuil qu'il faudra remplacer demain. Ce n'est pas seulement le fauteuil...